

“LE TEMPS DU THÉÂTRE”

Direction éditoriale : Claire David



Également disponible en livre numérique

Photographie de couverture :
Dominique Blanc dans *Phèdre* de Racine,
mise en scène de Patrice Chéreau.

© Ros Ribas

© ACTES SUD, 2023
ISSN 0989-0904
ISBN 978-2-330-18149-9

Dominique Blanc

CHANTIERS, JE

Entretiens menés par

Alexandra von Bomhard, Laurent Dignonnet,
Dominik Manns

LE TEMPS DU THÉÂTRE
ACTES SUD

AVANT-PROPOS

Être au programme du baccalauréat spécialité théâtre pour deux années ? Voilà un rôle que je n'aurais jamais pu imaginer !

D'emblée, je souhaiterais exprimer ma reconnaissance à ceux qui ont eu cette idée : Patrick Laudet du ministère de l'Éducation nationale, et ces trois professeurs de français : Alexandra von Bomhard, Laurent Digonnet et Dominik Manns.

L'aventure, car c'en est une, va s'avérer passionnante.

Choisir trois pièces de théâtre, trois auteurs, trois metteurs en scène :

– *Le Mariage de Figaro*, de Pierre Augustin Caron de Beaumarchais, mis en scène par Jean-Pierre Vincent en 1986 ;

– *Phèdre*, de Jean Racine, mise en scène par Patrice Chéreau en 2003 ;

– *Angels in America*, de Tony Kushner, mis en scène par Arnaud Desplechin en 2019.

S'ensuit une kyrielle de personnages : Suzanne, Phèdre, le rabbin Isidor Chemelwitz, Henry, Hannah Pitt, Alexis Antédiluvianovitch Prelapsarianov, Ethel Rosenberg et l'ange Asiatica.

Le mot "chantiers" s'est imposé tout de suite pour ce livre. Il est emprunté à mes années d'architecture :

chantiers de destruction, chantiers de construction, il contient à lui seul une immense force de vie. Au fond, un rôle, c'est une architecture avec ses fondations, plus ou moins fragiles. Jouer, pour moi, c'est bâtir : trouver le bon espace, la terre la plus fertile, édifier des racines... Ce travail n'est possible qu'à plusieurs. Chaque fois, c'est un nouveau chantier personnel et collectif... car le théâtre est un lieu de partage avant tout, un forum.

Le "je", c'est le jeu, c'est s'emparer de soi : devenir soi-même à travers les autres.

Cette aventure va devenir une chance : écrire soi-même et considérer le chemin parcouru.

Revenir à mes débuts, les débuts du début : l'enfance, l'adolescence, la formation, puis l'entrée dans le métier. Métier de patience et de passion qui me permet de m'émanciper et de m'inventer une liberté.

Pourquoi ce chemin plutôt que cet autre ? Où mène-t-il pour nous solliciter si fort ? [...] Et ce chemin, qui ressemblait à un long squelette, nous a conduits à un pays qui n'avait que son souffle pour escalader l'avenir*.

* Poème d'ouverture de René Char dans René Char et Albert Camus, *La Postérité du soleil*, Paris, Gallimard, 2009.

UN CHEMIN

C'est une entrée en majesté ! Voyez plutôt. Un mercredi qui démarre mal... Pierre est soucieux. Cette odeur d'éther dont il a pourtant l'habitude l'écoeure totalement. Il n'a pas déjeuné comme la plupart du temps. L'infirmière, sœur Geneviève, et sa cornette en coton glacé lui tournent autour en permanence. C'est toujours le même manège. Elle semble fatiguée. Elle a déjà fait la nuit avec toute l'équipe et ses yeux sont très cernés. Pierre s'agace et dit à Jeanine : "Dépêche-toi, j'ai des rendez-vous cet après-midi !" Mais Jeanine est épuisée. Elle a déposé ses trois enfants chez sa belle-mère, Gabrielle, après avoir acheté trois tranches de foie de veau au marché des Halles de Lyon. Elle pousse. Elle pousse de toutes ses forces et Dieu sait si elle en a ! Toute l'équipe la soutient : "Allez, madame Blanc, on y est presque, un dernier effort. La tête arrive, elle est là, on la voit." Jeanine est courageuse, ça, c'est évident ! Trois enfants en deux ans, il fallait le faire. Jeanine pousse encore. Et voilà, on y est, tout arrive : Pierre saisit la tête, le tout petit bassin, un pied puis l'autre. Le placenta, le sang, tout tombe à terre. La tête est totalement congestionnée, moche, toute plissée et les mains sont collées. Il tient l'enfant par les pieds, comme à son habitude, le passe à l'infirmière

qui file lui faire sa première toilette. Il n'y a pas eu de forceps cette fois-là. Il embrasse Jeanine, quitte l'hôpital Saint-Joseph et traverse le Rhône pour se rendre à son cabinet.

Je suis née sous le double signe de l'urgence et du foie de veau. Pierre, gynécologue-accoucheur, mettra au monde ses cinq enfants. Il aimait à dire qu'il avait accouché au cours de sa carrière l'équivalent d'une petite ville : Montpellier ? À l'époque, bien sûr. Nous sommes en 1956 et c'est le printemps.

Pierre et Jeanine se sont connus à l'hôpital Saint-Joseph de Lyon. Au détour d'une porte, c'est le coup de foudre. Lui voulait s'engager dans la marine. Aller de port en port visiter le monde. Mais l'école de la marine était fermée à cause de la guerre. Alors il fera médecine ! Il veut devenir chirurgien mais le poste qui se libère est celui de gynécologue. Va pour la gynécologie ! Elle, Jeanine, voulait être médecin dans ses rêves les plus fous mais ça ne sera malheureusement pas possible : les trains ont été bombardés et elle ne peut pas se rendre à Lyon depuis Vienne, où elle vit avec ses parents. Elle deviendra infirmière. Quand Pierre ouvre son cabinet, quai Jules-Courmont, il ne connaît pas grand monde. Il faut se bâtir une patientèle. Alors Jeanine se déguise parfois en "patiente" et fait semblant d'attendre le docteur. N'est-ce pas déjà du théâtre ? J'ai toujours aimé cette histoire de deux jeunes gens qui entrent dans la vie au sortir de la guerre et qui se battent pour réussir. Le goût de l'humain, ce sont eux qui me l'ont transmis et qui m'ont offert cette appétence de l'autre qui ne me quittera jamais et que je vais chercher plus tard dans mes personnages. Ce qui va m'aimer, quand j'aborde un personnage,

ce sera toujours en premier ses souffrances, ses blessures, sa solitude.

Cinq enfants ! Une tribu : les petits Blanc ! Je suis le numéro quatre. L'enfance est joyeuse, joueuse. L'un de mes frères est mon compagnon d'histoires. Notre préférée est celle-ci : nous sommes deux clochards très pauvres et nous faisons la manche ! Nous traînons une vieille poussette où s'entassent tous nos trésors : voitures, vieux chiffons, pantoufles et Rosalie, la poupée. L'après-guerre n'est pas si loin : à la fin des années 1950, il y a encore beaucoup de pauvreté.

Le dimanche, Jeanine met de la musique militaire pour qu'on "ne traîne pas au lit" ! Pierre, quant à lui, écoute des spirituals et Georges Brassens, *Les Copains d'abord*. Un dimanche matin, il m'emmène pour sa tournée à l'hôpital. Quelle joie ! Il fait très beau. Pierre va saluer les jeunes accouchées. Il commence sa visite et parle à chacune des jeunes mamans. Mon visage est à hauteur de berceau et je découvre chaque nouveau-né (mais cette virée n'arrivera qu'une fois). Grand souvenir.

En semaine, en revanche, le couloir de notre appartement est interdit ! "In-ter-dit", je vous dis ! Il faut parler bas, fermer toutes les portes, faire silence. À l'opposé des chambres, au fond de ce couloir, le père travaille, il reçoit ses patientes. Là se produit un tout autre théâtre : celui de la vie ! In-ter-dic-tion ab-so-lue d'entrer pour les enfants. Le plus drôle est alors de se cacher, de regarder en douce et de guetter à chaque coup de sonnette les nouvelles arrivantes. Il y a des grandes dames très chics et parfumées qui parlent fort, d'autres discrètes et effacées. Toutes les femmes sont là en somme.

L'éducation sera stricte, un brin austère. Aux garçons, le goût du vin, aux filles, le sens du devoir. Les

garçons iront au lycée, les filles à l'école religieuse. Pour les filles, ce n'est pas très drôle ! On ne se regarde jamais dans la glace : vanité. On ne regarde pas son corps quand on fait sa toilette : péché. On s'endort les mains sur les draps. Onanisme quand tu nous tiens ! Il y a des cérémonies nombreuses avec costumes (mantilles, calots) et de la mise en scène : embrasser la bague de l'évêque en se prosternant, chanter, s'agenouiller ; ne pas utiliser le mot "adorer" sauf pour Dieu... Nous, les petites vierges en aube blanche, nous croyons tout ce que l'on nous raconte... Remisés les vieux missels en cuir, la mode est au missel en skaï, tranché or. D'ailleurs j'ai décidé de devenir sainte Dominique car il n'y en a pas et je suis déçue ! Notez le féminisme très précoce de l'enfant que je suis et l'ambition démesurée de la fillette ! Mais je perdrai la foi vers l'âge de dix ans. Un après-midi, en cachette, je découvre mon père en larmes : il a perdu son meilleur ami ! J'ai prié mais Dieu n'a rien fait... Le doute va s'immiscer.

Un jour, l'école nous emmène au théâtre pour une matinée classique au Théâtre des Célestins à Lyon. J'y découvre Pirandello avec *Six personnages en quête d'auteur* et un *Malade imaginaire* de Molière, joués par les comédiens de la Comédie-Française. Du théâtre très classique. Autre souvenir de théâtre, celui de ma mère m'emmenant au Théâtre national populaire (TNP) voir *Tartuffe* de Molière mis en scène par Roger Planchon. Souvenir réel ou inventé ? Ma mémoire commence à me trahir.

Et puis tout change. C'est brutal. Moi qui étais en sixième et qui "marchais" bien à l'école, je tombe malade. Obligée de redoubler ma sixième ! Une scarlatine mal soignée m'oblige à rester allongée deux mois. J'étais capitaine de l'équipe de volley et le sport me

devient interdit. Albuminurie excessive, impossibilité d'avoir des enfants plus tard, nombreuses piqûres de pénicilline. Pas de sel, pas de viande. Je découvre la douleur physique, la vraie souffrance. À hurler. Je sors de l'enfance. Je me mets alors à lire et écouter de la musique, alitée. Je découvre tristesse et solitude. Passion pour la chanteuse Barbara.

Au-dessus de nos têtes, les adultes commencent à se déchirer. À la maison, l'ambiance se tend. Rien ne va plus. Nous, les enfants, nous ne saurons jamais tout. Il y a des attirances, des séparations... Un couple d'amis de mes parents déménage brutalement à Saint-Étienne. Mais les secrets resteront jusqu'au bout des secrets.

D'importants changements se produisent alors. Pierre installe son cabinet sur les quais de Saône et toute la famille déménage dans le quartier de la Croix-Rousse dans un immeuble très moderne gorgé de soleil. Il faut se séparer des copines et de l'école religieuse. J'entre dans un collège d'enseignement secondaire sur les pentes de la Croix-Rousse. Le collège est sinistre et sale. Je n'arrive pas à me faire des amis. On me trouve trop bien habillée. On apprend que mon père est médecin : on me tourne le dos. Toute ma joie s'est éteinte. Même les profs ne sont pas sympathiques. S'installe alors un mal-être très insidieux. Je deviens extrêmement sauvage. Très mal dans ce corps qui change, très mal tout court. L'adolescence est compliquée, ma sœur et mes frères aînés aussi sont en pleine crise. Il n'y a que le benjamin qui semble heureux de tous ces changements. À cinq ans de l'aînée et à six ans du plus jeune, je me sens étrangère comme jamais dans cette famille.

C'est alors que je parviens à convaincre ma mère de prendre des cours d'art dramatique pour "soigner" cette timidité excessive. Au TNP, il m'a semblé que les

TABLE

<i>Avant-propos</i>	11
Un chemin par Dominique Blanc.....	13
Dominique Blanc : le jeu comme exigence par Alexandra von Bomhard, Laurent Dignonnet et Dominik Manns.....	47
<i>Le Mariage de Figaro</i> de Beaumarchais.....	51
<i>Phèdre</i> de Racine.....	81
<i>Angels in America</i> de Tony Kushner.....	121
<i>Rôles de Dominique Blanc</i>	147
<i>Distinctions et récompenses</i>	153

OUVRAGE RÉALISÉ
PAR L'ATELIER GRAPHIQUE ACTES SUD
REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN JUIN 2023
PAR NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.
À LONRAI
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS
ACTES SUD
LE MÉJAN
PLACE NINA-BERBEROVA
13200 ARLES

DÉPÔT LÉGAL
1^{re} ÉDITION : AOÛT 2023
N° impr. :
(Imprimé en France)